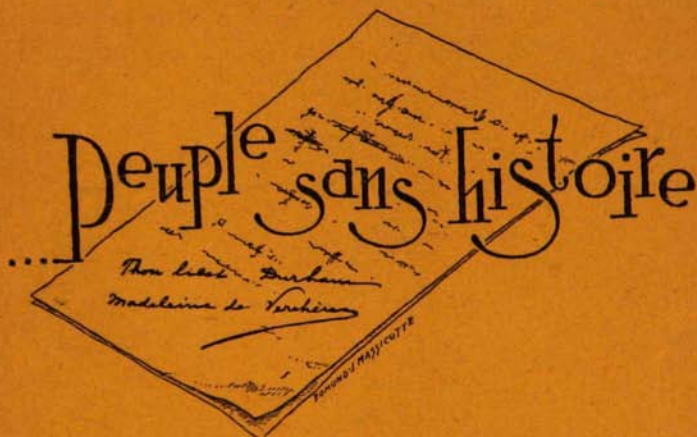


FRÈRE MARIE-VICTORIN

DES ÉCOLES CHRÉTIENNES



FANTAISIE DRAMATIQUE
en un acte et trois tableaux.



MONTRÉAL
LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
44, RUE CÔTÉ,
1925

Hommage de l'auteur à
M. Alouzo Sing-Mars

Jr. Marie-Victoriz

FRÈRE MARIE-VICTORIN
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES



FANTAISIE DRAMATIQUE
en un acte et trois tableaux.



MONTRÉAL
LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
44, RUE CÔTÉ,
1925

PEUPLE SANS HISTOIRE !...

(Fantaisie dramatique en un acte et trois tableaux.)

PERSONNAGES.

LORD DURHAM, gouverneur-général de l'Amérique Britannique du Nord.

BULLER, secrétaire de Durham.

THÉRÈSE BÉDARD, fille de service au château du gouverneur, 18 ans.

MARIE, sœur de Thérèse, 14 ans.

La scène se passe à Québec, au château Haldimand, en 1838.

Cette fantaisie dramatique est l'adaptation à la scène d'une nouvelle historique tirée des « Récits Laurentiens » du même auteur. De très légers changements, qu'il n'est pas même besoin d'indiquer, permettront la mise en scène sans rôles féminins.

PREMIER TABLEAU.

LORD DURHAM, BULLER.

(Ameublement riche et sévère. Table de chêne chargée de livres et de papiers. Candélabre de bronze où brûlent des bougies. A gauche une grande horloge qui marque une heure avancée de la soirée. Au fond, porte cintrée ouvrant sur un balcon, vue sur le fleuve. Clair de lune au dehors.)

BULLER (*entrant*).

Excellence, je viens de terminer ce mémoire sur l'état de l'agriculture en ce pays, et je vous l'apporte. Il est, je crois, aussi complet que nos moyens d'investigation nous le permettent.

DURHAM.

Merci, Buller ! Posez-le sur ces volumes. Je le parcourrai à loisir, tout à l'heure, quand la nuit, dans le château, aura ramené le silence et la paix.

BULLER.

Le travail de votre Excellence est en bonne voie ? Ce rapport ?

DURHAM.

J'ai décidé de l'intituler : « RAPPORT SUR LES AFFAIRES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE BRITANNIQUE. » Ce qui ne devait être qu'une banale enquête, devient, par la force des choses, une œuvre considérable et de haute portée politique. En étudiant les rapports partiels fournis par nos divers comités, je me convaincs de plus en plus que la question est beaucoup plus importante qu'on ne le croit à Westminster, et je suis persuadé qu'une grande partie se joue ici pour l'empire britannique. Il faut laisser au Colonial Office une solide base de travail, et je ne me donnerai de répit tant que je n'aurai pas examiné à fond toutes les faces du problème.

BULLER.

Votre Excellence travaille trop. Vos yeux rougis attestent la fatigue des longues nuits de labeur !

DURHAM.

Peut-être, mais je suis ainsi ! Je ne sais pas régler mon activité. Le travail commencé, ébauché, devient pour moi un tourment qui me poursuit et ne me laisse aucun repos.

BULLER.

Par une température pareille, votre Excellence devrait être dans sa barque de plaisance. Voyez ! quelle nuit merveilleuse !

DURHAM (*allant au balcon*).

Oui ! tout près, la lune joue dans les ruines calcinées du Château Saint-Louis, et là-bas, elle éclaire doucement un panorama splendide !

BULLER.

Et cette suite de points lumineux sur la falaise de Lévis, ne dirait-on pas des yeux qui clignent ?

DURHAM.

La lune s'est levée ce soir entre l'île d'Orléans et la falaise de Beaumont.

BULLER.

Elle ouvre sur l'eau un long chenal de lumière !

DURHAM.

Voyez-vous, profilée sur les petits flots d'argent, cette fine goélette drapée dans sa voile comme dans un suaire ?

BULLER.

C'est un spectacle unique au monde !

DURHAM.

Avez-vous lu Châteaubriand ?

BULLER.

Votre Excellence doit savoir que je ne puis lire que l'anglais !

DURHAM.

Je le regrette, mon ami, car si vous ne connaissez pas la langue française, vous ignorez ce que le langage humain peut traduire de lumière, de joie et de beauté ! Tenez, je viens de prononcer le nom de Châteaubriand. Vous l'avez connu durant le séjour qu'il fit à Londres. Il a une page splendide sur la nuit dans les déserts du Nouveau-Monde. Je ne puis jamais de cette fenêtre voir lever la lune, sans que les périodes harmonieuses de cet enchanteur se lèvent en ma mémoire en battant des ailes. Dès mon premier soir ici, j'ai subi l'empreinte de cette nature grandiose, de ces larges horizons silencieux et clairs qui nous absorbent dans leur paix. Comme à cette heure, mon cher Buller, l'Angleterre, la Tamise, Buckingham, Westminster sont loins, petits, artificiels.

BULLER.

Je pensais, Excellence, que le monde est bien grand pour l'être infime qui l'habite.

DURHAM.

Cette rade immense, ce Québec si admirablement situé, quelle métropole pour un grand peuple, pour une Angleterre rajeunie, vivifiée par le sang de cette jeune et vigoureuse Amérique !

BULLER.

Et ce fleuve merveilleux, quelle route royale vers le cœur d'un grand pays !

DURHAM.

Qui sait ce que l'histoire occulte des temps à venir cache en ses grimoires !...

(On entend au dehors un chant de bateliers.)

Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas !...

DURHAM.

Ah ! Buller ! tout à notre grand rêve, nous avons oublié que cette terre est française. Écoutez ! La nuit nous le redit ! La nuit nous le chante ! (*Le chant s'éloigne graduellement ; Durham revient en avant-scène.*)

BULLER (*au balcon*).

Cè sont des bateliers qui traversent à Lévis. La longue barque passe dans le sillon lumineux du clair de lune. Elle est dans l'ombre déjà.

DURHAM.

Cette terre est française, incroyablement française. J'en ai là, sur la table, des preuves convaincantes. Oui ! l'erreur profonde d'avoir laissé, un siècle durant, cette forte race de paysans latins s'enraciner dans un sol britannique de par les armes ! Il n'y a que deux moyens, Buller, de disposer d'un peuple conquis ! L'assimilation par la force ou la parfaite autonomie sous la surveillance large du vainqueur. La solution apportée en ce pays est bâtarde, et c'est pourquoi le sang a coulé, et c'est pourquoi les géôles regorgent d'honnêtes gens. Nous leur avons inoculé notre virus parlementaire, pourquoi nous étonner naïvement des conséquences de notre politique ?... Oui ! il faut en finir ! Puisque l'on ne veut pas, à Londres, d'autonomie complète, il faut agir énergiquement et fondre de gré ou de force en un seul tout ces éléments divers, sous peine d'entretenir ici un foyer de rébellion capable de consumer un jour la puissance britannique sur ce continent.

(*On entend de nouveau le chant des bateliers.*)

BULLER.

Je me retire, Excellence, et vous laisse à votre travail, puisqu'aussi bien, le repos ne vous convient pas. Dieu veuille que vos idées, qui sont les miennes, triomphent à Londres, et que grâce à votre politique, dans un siècle, on n'entende plus sur ce fleuve, que nos vieilles chansons du Devonshire et du Pays de Galles !

DURHAM.

Je le souhaite aussi. Vous donnerez des ordres pour que miss Thérèse m'apporte à goûter à minuit. Bonsoir, Buller !

BULLER.

Bonsoir, Excellence !

(Durham marche à sa table et se remet à travailler. Musique à l'orchestre, airs canadiens. La lumière diminue.)

LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT.

DEUXIÈME TABLEAU

DURHAM, THÉRÈSE, MARIE.

(*Au lever du rideau, Durham est endormi, la tête appuyée sur son poing. L'horloge marque minuit. Les bougies sont à demi consumées. Trois coups discrètement frappés. La porte s'ouvre : Thérèse et Marie paraissent ; costumes velours noir, coiffe et tablier blancs. Marie porte des pâtisseries sur un plateau ; Thérèse, le service à thé.*)

THÉRÈSE (à mi-voix).

Il dort! .. Il est beau, ainsi, le noble Lord. Vois, Marie, ne dirait-on pas que sa dernière pensée est figée sur ses traits énergiques?... (*Elle pose son plateau ; Marie de même.*)

MARIE.

C'est vraiment un éblouissant gentilhomme ! Parlons bas ! Ne le réveillons pas.

THÉRÈSE.

Oui ! C'est un Chevalier Grand' Croix de l'Ordre du Bain, c'est le Haut-Commissaire impérial ! Mais c'est l'ennemi de notre race, petite sœur ! Ce n'est un secret pour personne ici, qu'il prépare en ce moment un rapport sur la situation en ce pays. Cette plume tombée de sa main, regarde-la bien, c'est l'arme terrible, autrement plus terrible que la torche de Colborne, qui a incendié notre maison ! ..

MARIE (*la tête dans les mains*).

Notre bonne vieille maison au bord du Richelieu ! Nous y étions si heureuses avant cette fatale année de sang ! Pauvre père !

THÉRÈSE (*passant sa main autour du cou de sa sœur*).

Il est mort pour ce qu'il croyait être la cause de la liberté et de la justice. Soyons frères de lui, ma petite Marie, et dignes de lui, quoi qu'il arrive ! ..

MARIE.

Le gouverneur connaît-il notre histoire ?

THÉRÈSE.

Non ! Et puis, que lui importerait ? Le malheur est chose banale en ces temps troublés ! Mais, je ne sais pas ce qui me prend aujourd'hui, petite sœur ! Est-ce la pression des souvenirs sanglants que nous venons d'évoquer et qui assaillent en foule mon cerveau ? J'ai une envie folle de savoir ce que disent ces pages éparpillées là, sur la table. Que peut bien penser de nous, des Canadiens, des rebelles d'hier, des vaincus d'aujourd'hui, ce large front où se joue la lumière des bougies ? Si j'osais ?...

MARIE.

Ne fais pas cela, Thérèse ! Il pourrait se réveiller !

THÉRÈSE.

C'est vrai ! Mais il dort profondément !... Vois comme ses épaules soulèvent régulièrement la fourrure de la pelisse ! Marie ! Je veux savoir !...

MARIE.

Oh ! quelle audace ! S'il se réveillait ! Oh ! Thérèse !

THÉRÈSE.

Je n'y tiens plus, adviennne que pourra !

(Elle s'avance derrière le gouverneur toujours endormi, et lit par-dessus son épaule. Puis elle saisit le manuscrit et prend l'avant-scène ; elle tourne une à une les pages ; musique à l'orchestre. Tout à coup, son fin visage se contracte et pâlit. Elle vient d'arriver aux lignes sur lesquelles le gouverneur a laissé tomber sa plume.)

Oh ! c'est odieux ce qu'il écrivait là, quand la plume lui est tombée des mains. Écoute, petite sœur, les quelques mots que je vais te lire. Ils sont tracés d'une écriture anguleuse qui sùe l'orgueil et le mépris. Écoute, et retiens-les bien : « Ils sont un peuple sans histoire ! »... Entends-tu, petite-fille du voltigeur de Châteauguay : « Ils sont un

peuple sans histoire ! »... O journée de Carillon, tu n'étais donc qu'un rêve !... Te souviens-tu, petite sœur, de cette page de nos annales, que nous lisions ensemble avec tant d'orgueil, au couvent ?... C'était une fillette de notre sang et de notre race, de ton âge, qui écrivit là-bas, dans un fort de pieux au bord des eaux, une incomparable page d'histoire, page de Légende Dorée, naïve et sublime à la fois, fière, pure, attendrissante. Dans mon âme indignée, cette page, en ce moment, vibre, frissonne, bat et claque comme un drapeau ! Cette page, nulle main, fût-elle, comme celle-ci, constellée de diamants, n'a le droit de la raturer, de la violer, de l'abolir. Approche, sœurette, et regarde bien ce que je vais faire !...

(Thérèse se penche, prend la plume, la trempe d'un geste énergique et écrit quelques mots sur le feuillet qu'elle remet en place.)

MARIE *(après avoir lu)*.

Notre père serait fière de toi. *(Elle embrasse sa sœur éperdument.)*

THÉRÈSE

Sortons.

(Toutes deux sortent, emportant les plateaux. Musique, airs canadiens à l'orchestre : « Vive la canadienne ! » etc.)

LE RIDEAU TOMBE.

TROISIÈME TABLEAU

(Durham endormi. C'est le matin. Lumière, chants d'oiseaux. L'horloge marque huit heures. Durham se réveille. Il se lève et regarde autour de lui.)

DURHAM.

Où suis-je ? Il fait jour !... (Il regarde l'heure.) Huit heures ! Mais... j'ai donc passé la nuit ici, à ma table ?... Ah ! Oui ! je me souviens ! je me serai endormi sur cet interminable travail. Quelle nuit de cauchemar ! J'étais à la chambre des lords et je tenais tête à une majorité hostile... Ces dix heures à cette table m'ont courbaturé. (Il marche vers sa table.) Je vais remettre ces papiers en ordre et faire un peu de toilette. (Il remet la plume dans l'encrier, range les feuillets, et s'arrête tout à coup.) Ah ! mais, c'est trop fort !... Est-ce que je rêve encore ?... Suis-je bien éveillé ?... Quelqu'un a écrit après moi, sur ce feuillet ! Qui a pu oser ?... (Il lit.) « Ils sont un peuple sans histoire ! »... Ces mots sont bien de moi !... Je me souviens, je voulais développer longuement cette idée qui est capitale. Je me suis endormi là !... Et voici, en travers de la page, en grosses lettres appuyées : « THOU LIEST, DURHAM ! » Et ce singulier post-scriptum est signé : « Madeleine de Verchères ».

Étrange aventure, en vérité ! Me voici personnage de mélodrame... Madeleine de Verchères ? Je ne connais pas ce nom. C'est sans doute un pseudonyme. Qui se cache là-dessous ? Gare à lui, s'il me tombe sous la main ! « THOU LIEST, DURHAM ! THOU LIEST ! » Ces paroles-là, on ne les jette pas impunément à la face d'un gentilhomme, surtout quand ce gentilhomme est pair d'Angleterre et se nomme George Lambton, comte de Durham. (Il va à la fenêtre et regarde au dehors.) Il fait grand jour ; la brume se déchire sur le fleuve et le soleil se dégagera bientôt. (Il revient en scène.) « THOU LIEST, DURHAM ! » Si j'appelais mon secrétaire ?... Non ! En somme, ma position est ridicule, et mon invisible agresseur a le beau rôle. Inutile de raconter les tours que l'on joue au Haut-Commissaire Impérial, pour qu'il devien-

ne ensuite la fable de la société de Québec ! . . . Et puis, en somme, la main inconnue peut avoir raison ! . . . L'Histoire est peut-être autre chose qu'une longue enfilade de siècles et de crimes, un cliquetis d'armes dans une orgie sanglante ! La survivance de ce peuple simple, de ce lys tombé du drapeau blanc, de cet enfant de France abandonné par sa mère, le bruit de cantique assourdi et très doux que fait sa vie sous ce vaste ciel, ne compose-t-il pas, au regard du penseur, l'une des belles strophes du poème humain ? . . . (*Il retourne s'accouder à la fenêtre.*) Je suis ainsi fait que cette nature canadienne me détend, me désarme, apaise mes plus légitimes colères ! Mon ressentiment s'en va par lambeaux comme cette brume fuit sur l'eau, et pour un peu j'applaudirais à ce geste fier, s'il flagellait une autre figure que la mienne ! . . . (*On frappe.*) Entrez ! (*Thérèse paraît.*) Ah ! c'est vous, miss, je suis bien content de vous voir. J'ai passé une mauvaise nuit et ne descendrai pas ce matin.

THÉRÈSE.

Votre Excellence n'a pas dormi ?

DURHAM.

Si ! mais très mal ! J'ai négligé de goûter hier soir, et j'ai eu grand tort. Je suis épuisé !

THÉRÈSE.

Votre thé était prêt, Excellence ! Vous n'aviez qu'à sonner.

DURHAM.

Ah ! miss ! Vous êtes française, n'est-ce pas ? Vous allez me donner un renseignement ! . . .

THÉRÈSE.

Bien volontiers, Excellence, si j'en suis capable.

DURHAM.

Y a-t-il en ce pays quelque personne qui se nomme ou s'est nommée : Madeleine de Verchères ? (*Mouvement de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

La personne de ce nom, Excellence, est morte depuis un siècle !

DURHAM.

Ah !...

THÉRÈSE.

Elle a vécu longtemps, mais pour nous, c'est toujours une enfant de quatorze ans que nous appelons l'héroïne de Verchères.

DURHAM.

Vraiment ! Dites-moi son histoire, miss ! J'aime beaucoup vos légendes de l'ancien régime ! (*Il s'assied sur un fauteuil.*)

THÉRÈSE (*fière et dressée*).

Il y a déjà deux siècles, Excellence, que l'héroïsme écrit l'histoire aux bords du Saint-Laurent. La fille de monsieur et de madame de Verchères habitait avec ses parents un de ces forts primitifs, simples palissades entourant l'église et les habitations, qui étaient alors les sentinelles avancées de la civilisation française sur ce continent. C'était au temps où l'Iroquois rôdait partout, où chaque buisson pouvait cacher un tigre à face humaine, où chaque colon était un soldat. A cette rude école les cœurs se trempaient, et, dans le danger, les âmes se déployaient, comme au vent, les drapeaux. Or, un jour que monsieur et madame de Verchères étaient, l'un à Montréal, l'autre à Québec, le cri de guerre des Iroquois éclata à la lisière du bois. En un instant vingt moissonneurs, surpris sur leurs gerbes, sont massacrés et scalpés. Madeleine est sur le rivage. On lui crie : « Sauvez-vous ! » Levant la tête, elle aperçoit les hideuses figures tatouées, à cent pas d'elle. Sans perdre son sang-froid elle se précipite dans le fort, dont la porte était ouverte.

Et c'est ici, Excellence, que commence vraiment cet incroyable exploit, beau comme une fable antique ! Le fort est sans défense : pour toute garnison, des vieillards débiles, des femmes affolées, des enfants qui gémissent, deux soldats

à demi morts de frayeur et qui veulent faire sauter les poudres. Mais Madeleine est d'un sang magnifique et qui ne connaît pas la peur. D'instinct, elle prend le commandement de toutes ces faiblesses. « Souvenez-vous, dit-elle à ses deux petits frères, deux bambins auxquels elle vient de donner un fusil, souvenez-vous que les fils des gentilshommes sont nés pour verser leur sang pour Dieu et le Roi ! » Et à l'instant, Excellence, cette fillette de quatorze ans, coiffée d'un feutre à panache, parut sur le bastion.

DURHAM.

L'aventure, en effet, ne manque pas de pittoresque ! . . .
Poursuivez, miss ! . . .

THÉRÈSE.

Et Madeleine, avec une décision et une intelligence admirables organisa cette garnison, donnant aux uns des armes, aux autres de la consolation, à tous du courage. Partout à la fois, faisant deci delà le coup de feu pour abattre un Iroquois plus hardi que les autres, elle réussit à persuader aux guerriers rouges qu'ils ont affaire à forte partie. Le jour, la nuit, elle est au poste, et l'on ne peut songer sans émotion à la sublime fillette, seule en ce coin perdu du Nouveau-Monde, à vingt milles de tout secours, passant la nuit sur la palissade à surveiller l'horizon, ses mains blanches posées sur la culasse du gros canon prêt à dégueuler, prêtant l'oreille au murmure nocturne de la forêt, à la chanson du flot, tendant son âme pure vers la Vierge qui venait de sauver Québec, cependant que cette tranquille audace dompte les tigres de la Mohawk dont les yeux fauves luisent dans les taillis . . .

DURHAM (à part).

Quelle fierté et quelle émotion dans sa voix ! Je commence à croire que celle-là pourrait me renseigner sur ma visite de cette nuit ! (*Haut.*) Et comment finit tout cela ? . . .

THÉRÈSE.

Je n'ai pas fini, Excellence, ne vous ayant pas dit comment Madeleine trouva moyen d'augmenter sa garnison.

Un matin, avec le lever du soleil, un canot parut entre les fles ; il piquait droit vers le fort. Le malheureux qui le montait — il s'appelait Fontaine — courait à une mort assurée ! Que fit, pensez-vous, la courageuse enfant ?

DURHAM (*souriant*).

Que sais-je ? Je ne suis pas un foudre de guerre, moi ! Elle fit tirer du canon, pour l'avertir du danger ?

THÉRÈSE.

Des militaires eussent fait cela, peut-être ! Madeleine trouva mieux. Elle fit ouvrir toutes grandes les portes du fort, et seule, sans armes, marcha au rivage, y reçut Fontaine qu'elle conduisit à pas lents, jusqu'au milieu des siens. Les Iroquois, croyant à un stratagème, n'osèrent quitter le couvert.

Enfin, après quarante-huit heures passées sans manger ni dormir, après avoir tenu seule, pendant huit jours, contre une véritable petite armée indienne, le secours parut à l'horizon. Le Gouverneur, informé on ne sait trop comment, envoyait M. de la Monnerie pour délivrer le fort. Madeleine, toujours coiffée de son feutre à panache, marcha derechef à la grève, et comme le commandant touchait terre, elle enleva son feutre, s'inclina, et lui dit avec cette grâce toute française qui sied bien au courage : « Monsieur, faites relever les sentinelles ; il y a huit jours qu'elles ne sont pas descendues des bastions. A ces conditions-là, je vous remets mon commandement et je vous rends la place ! »

DURHAM.

Vraiment, miss ! on croirait entendre un chant de l'Iliade !

THÉRÈSE.

C'est plus qu'un chant de l'Iliade, Excellence, c'est une page de l'histoire du Canada, du Canada français !

DURHAM (*à part*).

Plus de doute ! Cette jolie main qui joue dans les dentelles du tablier est bien celle qui a écrit le « THOU LIEST, DUR-

HAM ! » Mais cette petite Canadienne française est si crâne et si évidemment sincère que je ne lui en veux plus ! Et je sens bien, au-dessus du gentilhomme qui doit respecter la femme et la fierté du geste, l'homme attendri qui pardonne. (*Haut.*) Miss, je vous remercie de l'attachant récit que vous venez de me faire et qui, je vous le dis sincèrement, m'a remué. J'ignorais que ce pays nouveau eût des annales déjà si glorieuses... Vous y mettiez tant de chaleur que vraiment, je me demandais en vous écoutant, si vous racontiez quelque chose ou... si vous... plaidiez une cause !... (*Il se lève.*)

THÉRÈSE (*vibrante*).

Je plaçais une cause en effet, Excellence, celle des miens, celle de l'héroïsme français et de son droit au respect, à l'espace, à la survivance, à la liberté !

DURHAM (*tendant à Thérèse le papier qu'il tient en main*).

Permettez-moi, miss, de vous remettre ceci, sans vous demander d'explications. (*Avec un sourire.*) Je vois en effet que le fort de Verchères est encore français, et que, malgré le siècle écoulé, l'ombre de la petite Madeleine revient parfois, la nuit, dans le Château, monter la garde !

LE RIDEAU TOMBE.

BNQ



C 000 150 828